

SOPHIE DUROCHER

Préface de Mathieu Bock-Côté



Où
sont les
femmes?

Essai

**L'EFFACEMENT DU FÉMININ
DANS L'ESPACE PUBLIC**

**les éditions
du journal**



SOPHIE DUROCHER

**Où
sont les
femmes ?**

**L'EFFACEMENT DU FÉMININ
DANS L'ESPACE PUBLIC**

**les éditions
du journal**

Table des matières

| | |
|--|----|
| Préface de Mathieu Bock-Côté | 13 |
| Le courage de Sophie Durocher | |
| Introduction | 21 |
| 1. Où sont les femmes ? | 35 |
| Les femmes disparaissent de l'espace public sous la pression des progressistes et des régressifs, des bien-pensants et des radicaux religieux. | |
| 2. Comme par magie, le mot « femme » disparaît | 41 |
| Remplacé par des expressions comme « personne avec un utérus » ou « personne ayant un vagin », le mot « femme » disparaît de notre vocabulaire. Le cas J.K. Rowling. | |
| 3. Drag queens, perruques et paillettes | 73 |
| Des hommes déguisés en femmes prennent la place des femmes dans les médias. | |
| 4. Couvrez cette femme que je ne saurais voir | 86 |
| Hijab, abaya et niqab contribuent en Occident à la disparition des femmes de l'espace public. | |

| | |
|--|-----|
| 5. Effacées avant la naissance, les filles jamais nées | 120 |
| L'avortement sélectif selon le sexe, le plus grand tabou du féminisme. | |
| 6. Un homme à la Fédération des femmes du Québec | 156 |
| Gabrielle Bouchard, une femme née homme, peut-elle défendre les droits des femmes ? | |
| 7. Les hommes nous mettent K.-O. | 176 |
| Des hommes « devenus » femmes livrent aux femmes biologiques une concurrence déloyale lors des compétitions sportives. | |
| 8. Le « miracle » de la grossesse au masculin | 201 |
| Les hommes transgenres font même disparaître les femmes des maternités. | |
| 9. Où sont les femmes... israéliennes ? | 222 |
| L'effacement des femmes par des femmes : le silence des féministes face au viol des femmes juives en Israël le 7 octobre 2023. | |
| Conclusion : Le « grand remplacement » des femmes | 267 |
| Remerciements | 269 |

Introduction

Un député demande le retrait du mot « femme » d'un projet de loi sur la procréation.

La reine de beauté des Pays-Bas est... un homme (qui s'identifie comme femme).

Une prestigieuse université américaine définit les lesbiennes comme étant des « non-hommes » qui aiment des « non-hommes ».

Un magazine féminin s'adresse aux « personnes avec un utérus ».

Une drag queen est porte-parole d'une Fondation pour le cancer du sein.

Un magazine féminin met à la une un homme « enceint ».

Une juge américaine refuse de définir ce qu'est « une femme » sous prétexte qu'elle n'est pas biologiste.

Un homme biologique est président d'un organisme de défense des droits des femmes.

Des jeunes femmes occidentales s'entichent de l'abaya, vêtement ample qui couvre la totalité de leur corps.

Un réputé magazine scientifique parle de « corps ayant un vagin » dans un article sur les femmes.

Des hôpitaux et des gouvernements remplacent le mot « mère » par « personne enceinte ».

Un groupe de défense du droit à l'avortement parle des « personnes capables de grossesse ».

Qu'ont en commun tous ces éléments disparates ? Ils illustrent la disparition des femmes de l'espace public. Ils témoignent de l'effacement visuel, lexical et idéologique de celles qui pourtant représentent 50 % de l'humanité.

Cachées sous un bout de tissu, remplacées par des hommes déguisés, déclassées dans les compétitions sportives, rebaptisées par des périphrases, dépouillées de leurs pronoms, les femmes se font lentement mais sûrement expulser en douce de nos médias, de nos rues, de nos institutions. Et de notre imaginaire collectif.

Les femmes font face à deux offensives, l'une intégriste et l'autre progressiste.

La visibilité sociale des femmes se réduit comme peau de chagrin : elle est menacée d'un côté par un rigorisme religieux et de l'autre par un moralisme « inclusif ».

Coincées entre l'intégrisme (qui les fait disparaître au nom de la pudeur) et le wokisme (qui les fait disparaître au nom de la bienveillance envers les marginaux), les femmes sont effacées, gommées, évincées... et finissent par être oubliées.

Invisibilisées.

Au nom de la vertu et du progrès, pour être inclusif avec les communautés dites marginalisées, on occulte la moitié de l'humanité.

Comment en sommes-nous arrivées là ?

Par quel malicieux tour de magie est-on en train de faire disparaître nos sœurs, nos mères et nous-mêmes ?

Un pas en avant, deux pas en arrière. C'est le tango du féminisme. Dès qu'un espace paraît conquis (arrivée massive de femmes en politique, dans le sport, en sciences, en affaires), on constate de nouveaux

reculs (voilement des fillettes, avortements sélectifs, hommes biologiques dans les sports féminins).

Comme s'ils lisaient dans mes pensées, en mars 2024, en plein milieu de l'écriture de ce livre, les joyeux lurons de *Charlie Hebdo* publient un numéro hors-série à l'occasion de la Journée internationale de la femme.

À la une du magazine, une caricature montre une femme écrasée au sol, piétinée par une femme en abaya, sous les yeux complices d'un homme portant un couteau, d'un homme déguisé en femme et d'un curé.

Cela illustre bien quels sont les dangers qui guettent la femme : quand elle ne subit pas les violences masculines, elle est la proie des idéologies, qu'il s'agisse du militantisme transgenre ou du dogmatisme religieux.

Le titre de ce numéro spécial dit tout : « Féminisme partout... femmes nulle part ! »

Cela décrit parfaitement ce que je perçois et dénonce : le mot « féminisme » est sur toutes les lèvres, utilisé à toutes les sauces, c'est la valeur cardinale, et pourtant, les principes mêmes du féminisme, eux, sont bafoués. Sur les podiums, des mannequins Dior défilent en portant des t-shirts arborant le slogan « *We should all be feminists* » (Nous devrions tous être des féministes), mais dans les faits, l'essence même du féminisme est diluée dans le grand bain du multiculturalisme, du wokisme et de la rectitude politique.

Comment le mouvement féministe, qui avait à l'origine pour objectif de favoriser la visibilité et la présence des femmes en tous lieux, en leur permettant de prendre leur place dans toutes les sphères de la société, a-t-il pu céder autant de terrain et accepter qu'elles perdent leur position si chèrement acquise ?

Auparavant, la droite était le pire ennemi des femmes : campagnes antiavortement, mobilisation contre le travail des femmes en dehors du foyer ou contre le droit de vote. Ironiquement, avec ses renoncements complices, la gauche participe maintenant elle aussi au recul des droits des femmes.

La bien-pensance est-elle en train de tuer le féminisme ? Comment expliquer cette servitude volontaire qui consiste à renoncer à sa propre affirmation ?

Le but du féminisme a toujours été de rendre les femmes plus visibles. Il fallait « voir » des femmes en politique, « voir » des femmes dans les sports, « voir » des femmes investir les facultés des sciences...

Pendant des décennies, d'immenses progrès ont été faits. Mais depuis quelques années, on assiste *a contrario* à une invisibilisation des femmes.

On ne « voit » plus les femmes musulmanes intégristes : elles sont dissimulées sous une burqa ; on ne « voit » plus le mot « femme » : il est remplacé par des euphémismes ; on ne « voit » plus le mot « clitoris » : il est effacé au profit des mots tels que « micropénis » ; on ne « voit » plus les femmes biologiques : elles sont détrônées par des femmes trans ou des drag queens.

Et les féministes, qui ont combattu bec et ongles pour cette visibilité, restent indifférentes face à cette disparition, quand certaines n'y contribuent pas activement, au nom du progressisme et de l'inclusivité. Pourquoi sommes-nous passés, dans les universités, de programmes nommés « Recherches sur les femmes », « Études féministes » ou « *Women's studies* » à des « Études de genre » ou des « *Gender studies* » ?

Le féminisme, c'est la conquête de l'espace. De notre espace. Un petit pas pour la femme, mais un grand pas pour la Cause. Et là, on se laisserait

déclasser sans rien dire, reléguées à la face cachée de la Femme ?

Détrônées, évincées, supplantées ?

Aujourd'hui, le féminisme est divisé en deux camps : un camp intersectionnel et un camp universaliste.

C'est sans hésitation qu'en février 2024, j'ai signé le *Manifeste des voix universalistes pour un monde commun*¹ qui stipule entre autres : « Nous, Les Universalistes, considérons que les femmes et les filles ne peuvent être invisibilisées, réduites à un sous-groupe minoritaire puisqu'elles représentent la moitié de la société. »

Comme le disait en 1968 la marque de cigarettes Virginia Slim dans ses publicités ciblant les femmes « fortes, indépendantes et libérées » : « *You've come a long way, baby*². » En effet, les femmes viennent de loin.

Pendant des siècles, elles ont été exclues des sphères politique, artistique, économique, religieuse, etc.

On les a privées d'éducation, privées de parole, privées des droits les plus fondamentaux.

Elles ont été réduites à la sphère domestique, restreintes à leur double rôle de mère ou d'épouse. Elles étaient définies par la position sociale de leur mari (la femme du maire, la femme de l'ingénieur, la femme du boulanger, etc.). Jamais elles n'étaient considérées comme de simples individus libres de faire leurs propres choix.

1. Les Universalistes, <https://les-universalistes.be/> [consulté le 21 mai 2024].

2. Université Stanford, Research into the Impact of Tobacco Advertising, « Collection: You've Come A Long Way, Baby », <https://tobacco.stanford.edu/cigarettes/womens-cigarettes/youve-come-along-way-baby/> [consulté le 26 mai 2024].

Et quand elles étaient aux côtés d'un homme célèbre, elles étaient effacées dans son ombre. Un exemple parmi d'autres : Jean et Marie Moinon ont été tous deux résistants ensemble en France, pendant la guerre. Ils ont été arrêtés ensemble, par la Gestapo. Tous les deux sont morts aux mains des nazis. Mais, le 8 juin 1946, une rue du 10^e arrondissement de Paris a été simplement nommée rue Jean-Moinon. Il aura fallu attendre 2012 pour qu'elle devienne la rue Jean-et-Marie-Moinon.

Comme le disait Ophélie Latil de l'organisation Dames Oiseaux à l'occasion de l'intronisation de Missak Manouchian au Panthéon, au sujet de Mélinée, son épouse : « Les hommes sont des héros (surtout ceux qui meurent). Les femmes sont des suiveuses. Si elles ne meurent pas, leur rôle est de s'effacer encore davantage, pour s'activer à maintenir la mémoire du disparu. À lui l'héroïsme, à elle le devoir de mémoire³. »

Pensons à l'histoire de l'art, où la place faite aux femmes est réduite à un rôle de muse, « la compagne de... », le « modèle de... ». Comme Dora Maar face à Picasso ou Lee Miller face à Man Ray, les femmes sont réduites à être des « appendices » de grands artistes, leur contribution étant minimisée ou ridiculisée.

Mes héroïnes, dont j'honore ici la mémoire, s'appellent Irma LeVasseur, Amelia Earhart, Olympe de Gouges, Margaret Hamilton ou Marie Curie, deux fois lauréate du prix Nobel (un en physique, l'autre en

3. Voir le commentaire d'Ophélie Latil sur le site LinkedIn, https://www.linkedin.com/feed/update/urn:li:activity:7166790209353760769?updateEntityUrn=urn%3Ali%3Afs_feedUpdate%3A%28V2%2Curn%3Ali%3Aactivity%3A7166790209353760769%29 [consulté le 21 mai 2024].

chimie), qui, à un journaliste qui lui demandait « quel effet cela fait-il d'être marié à un grand savant ? », répondit avec aplomb : « Vous n'avez qu'à demander à mon mari. »

Comme des centaines de milliers de gens, j'ai été profondément bouleversée lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris, le 26 juillet 2024, quand on a rendu hommage à dix femmes exceptionnelles, en leur érigeant des statues dorées devant l'Assemblée nationale, qui ne comptait jusque-là que des statues d'hommes célèbres !

Parmi les femmes « invisibilisées », les projecteurs ont été braqués, entre autres, sur Olympe de Gouges (qui a écrit la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne de 1791), Paulette Nardal (première femme noire à étudier à la Sorbonne) et Jeanne Baret (première femme à faire le tour du monde... déguisée en homme !).

Quand elles sortaient de leur rôle traditionnel et s'impliquaient dans des causes justes et nobles, l'Histoire les reléguait aux marges. Qu'on pense aux courageuses résistantes françaises qui ont fait face à la bête nazie. Oubliées par l'Histoire ou réduites à un rôle caricatural de messagères à vélo, il a fallu attendre la production d'un balado de Philippe Collin intitulé *Les Résistantes* sur France Inter pour leur redonner la place qu'elles méritaient dans nos livres d'histoire. Qu'elles s'appellent Lucie Aubrac, Simonne Mathieu, Geneviève de Gaulle, Renée Davelly ou Mila Racine.

Combien d'entre nous savent que c'est grâce à une femme que l'Homme a pu marcher sur la Lune ?

Margaret Hamilton a non seulement contribué au succès de la mission *Apollo 11*, mais elle est aussi à

l'origine du développement des logiciels tels qu'on les connaît aujourd'hui.

Au Québec, l'Église catholique s'opposait à l'éducation des jeunes filles.

Des femmes courageuses, comme Irma LeVasseur, ont été des pionnières, comme le raconte si bien la chroniqueuse Karine Gagnon dans son roman historique *Irma s'en va-t-en guerre* paru chez Septentrion.

Irma LeVasseur a dû s'exiler aux États-Unis pour étudier, puisque les universités francophones étaient alors interdites aux femmes. Elle deviendra, en 1900, la première Québécoise francophone à détenir un diplôme de médecine. Quand elle revient au pays, elle doit attendre une loi spéciale du Parlement pour être admise au Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec.

Seule une poignée de femmes ont pu étudier la médecine dans des universités anglophones, dont Maude Abbott (Bishop) et Octavia Grace Ritchie (Bishop).

La première Québécoise francophone à être admise dans une faculté de médecine au Québec est Marthe Pelland en 1924.

Aujourd'hui, les femmes sont majoritaires dans les facultés de médecine...

En politique, au Québec, on est passé, en soixante-douze ans environ, de l'absence de droit de vote et d'éligibilité des femmes à... Pauline Marois, la première femme première ministre du pays.

Savez-vous ce que Henri Bourassa, éditeur du journal *Le Devoir*, disait à propos du droit de vote des femmes en 1918 ?

L'introduction du féminisme sous sa forme la plus nocive est la femme-électeur. Celle-ci engendrera bientôt la femme-cavaleur, la femme-télégraphe, la femme souteneur d'élections, puis la femme-député, la femme-sénateur, la femme-avocat enfin, pour tout dire en un mot : la femme-homme, le monstre hybride et répugnant qui tuera la femme-mère et la femme-femme.

Et que disait le journaliste Olivar Asselin en 1922 ?

Quelque temps qu'elle consacre à la politique, la femme n'y apportera jamais qu'une intelligence relativement inférieure. Ce phénomène s'explique uniquement par certaines infériorités congénitales, identiques à l'infériorité de taille dont souffre la femelle du haut en bas du règne animal.

En France, dans les années 1930, le sénateur Armand Calmel s'exclamait : « La femme elle-même a tout à perdre à entrer dans les luttes électorales. Que de déceptions et de souffrances nous lui éviterons en ne lui donnant pas le droit de vote. »

Dès 1894, le futur député français Émile Morlot écrivait : « Elle oublierait fatalement ses devoirs de mère et ses devoirs d'épouse, si elle abandonnait le foyer pour courir à la tribune. Elle n'y apporterait pas d'ailleurs la modération de langage et la netteté des conceptions, qui sont indispensables dans les usages parlementaires⁴. »

4. L'Assemblée nationale de France, <https://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/le-suffrage-universel/la-conquete-de-la-citoyennete-politique-des-femmes/contre-le-vote-des-femmes-florilege>.

Le 13 mai 1953, Elsie Gibbons est élue mairesse de Portage-du-Fort, devenant ainsi la première femme à la mairie d'une municipalité, au Québec. Mais son titre la dérangeait. On l'appelait « le maire de Portage-du-Fort, M^{me} Gordon Gibbons » (du nom de son mari).

En 1959, elle a fait féminiser son titre et fait reconnaître son existence juridique et son prénom : « Madame la mairesse Elsie M. Gibbons⁵ ».

Le 13 novembre 1913, à Hartford, aux États-Unis, Emmeline Pankhurst, suffragette, s'adressait ainsi aux membres de l'Association du droit de vote des femmes du Connecticut.

Ce soir, je ne suis pas ici pour plaider le droit de vote des femmes. Je suis ici en tant que combattante qui a momentanément quitté le champ de bataille pour expliquer ce à quoi ressemble la guerre civile quand la guerre civile est menée par des femmes.

Mais puisque je suis une femme, il me faut expliquer pourquoi les femmes ont adopté des méthodes révolutionnaires pour gagner leurs droits de citoyennes. Nous, les femmes, quand nous voulons exposer clairement notre cause, devons toujours inclure dans notre argumentation un fait très simple et le faire comprendre aux hommes : les femmes sont des êtres humains.

5. Lambert, Maude-Emmanuelle. « Elsie Gibbons », *L'encyclopédie canadienne*, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/elsie-gibbons> [consulté le 3 juin 2024].

Maintenant, je souhaite dire à ceux qui pensent que les femmes ne peuvent pas réussir qu'ils doivent se confronter à cette alternative: soit les femmes seront assassinées, soit les femmes obtiendront le vote.

Les Américaines ont obtenu le droit de vote en 1920. Les Britanniques en 1928. Les Québécoises en 1940. Les Françaises le 21 avril 1944, pour que les femmes deviennent enfin « électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes ».

Les Saoudiennes... en 2011.

On se demande pourquoi les suffragettes se sont battues afin que les femmes puissent avoir le droit de voter et celui d'être élues, si c'est pour accepter aujourd'hui sans broncher qu'un homme (qui se sent comme une femme) puisse être élu... à la tête d'un organisme défendant les droits des femmes!

Je me considère plus que chanceuse de vivre au Québec, même si je suis née en France.

« Le mouvement féministe québécois est, toutes proportions gardées, probablement le plus puissant en Amérique du Nord », comme le rappelait le chroniqueur Maxime Pedneault-Jobin dans *La Presse* du 7 mars 2024 :

Il est certainement celui qui a eu le plus de succès pour influencer les politiques publiques et lutter contre les inégalités: centres de la petite enfance, régime d'assurance parentale, équité salariale, perception obligatoire des pensions alimentaires, maintien du nom après le mariage, accès à l'avortement (le Québec représente à peine plus de 20 % de la population canadienne, mais 50 % des points d'accès à l'avortement de tout le pays s'y trouvent), sont

toutes des mesures qui font du Québec un des États au monde où les inégalités hommes-femmes et les inégalités sociales sont les moins grandes⁶.

Au fil des siècles, les femmes ont été invisibilisées dans les arts, la culture, les sciences, etc.

L'Histoire qui s'écrit dans les livres les a effacées ou oubliées, parfois parce qu'on manquait de sources fiables à leur sujet, mais souvent par manque d'intérêt de la part des historiens.

Comme le disent si bien les deux historiennes Camille Robert et Adèle Clipperton-Richard dans leur excellente réflexion intitulée « Chercher l'absence des femmes⁷ » : « Un premier piège consiste à invisibiliser les femmes dans l'histoire, en supposant l'existence d'un universalisme masculin. »

En France, il a ainsi fallu attendre 1973 pour que Michelle Perrot, Pauline Schmitt-Pantel et Fabienne Bock instituent, à l'université Paris-VII, un nouveau cours qui devait marquer les esprits : « Les femmes ont-elles une histoire ? »

Siècle après siècle, des esprits brillants ont été écartés, des œuvres magistrales ont été dénigrées, des vocations exemplaires ont été étouffées, des contributions extraordinaires ont été effacées.

Puis le mouvement inverse s'est produit, au fil des vagues successives du féminisme. Les femmes sont devenues visibles, présentes, puissantes, reconnues.

6. Pedneaud-Jobin, Maxime. « Les Québécoises », *La Presse*, 21 mai 2024, <https://www.lapresse.ca/dialogue/chroniques/2024-03-07/les-quebe-coises.php>.

7. Clapperton-Richard, Adèle et Camille Robert. « Chercher l'absence des femmes », *Histoire engagée*, <https://histoireengagee.ca/chercher-labsence-des-femmes/> [consulté le 3 juin 2024].

On a également, grâce à la lutte de pionnières courageuses, reconnu la parole des femmes victimes d'agressions sexuelles ou de harcèlement.

Allons-nous assister sans rien dire, impassibles, par indifférence, par crainte de représailles ou par paresse à une nouvelle invisibilisation des femmes ? À leur effacement ? À leur remplacement ?

Alors que les féministes se sont battues POUR la visibilité des femmes, les néo-féministes refusent de se battre CONTRE l'invisibilisation des femmes.

Les féministes de 2024 sont-elles en train de dénaturer l'essence même du mouvement ?

En Occident, au XXI^e siècle, la femme est-elle une « espèce en voie de disparition » ?

« Une lecture dont vous ne sortirez pas indemne »

— Mathieu Bock-Côté

« Cachées sous un bout de tissu, remplacées par des hommes déguisés, déclassées dans les compétitions sportives, rebaptisées par des périphrases, dépouillées de leurs pronoms, les femmes se font lentement mais sûrement expulser en douce de nos médias, de nos rues, de nos institutions. Et de notre imaginaire collectif.

Les femmes font face à deux offensives, l'une intégriste et l'autre progressiste.

La visibilité sociale des femmes se réduit comme peau de chagrin : elle est menacée d'un côté par un rigorisme religieux et de l'autre par un moralisme "inclusif". »

Dans cet essai percutant, Sophie Durocher dénonce les discours diversitaire et néo-féministe qui tendent à effacer la femme de l'espace public. Après des décennies de luttes féministes, comment les revendications pour l'égalité homme-femme ont-elles pu passer au second rang, derrière les discours sur la fluidité des genres ou sur l'intersectionnalité, par exemple ? En examinant plusieurs cas de figure, elle s'interroge sur les tendances, les effets de mode et les dynamiques sociales et politiques en jeu.

Reconnue pour son franc-parler, Sophie Durocher fait partie du paysage médiatique québécois depuis près de quarante ans. Elle est l'une des têtes d'affiche de QUB radio et tient régulièrement une chronique d'opinion sur la culture et les médias dans *Le Journal de Montréal* et *Le Journal de Québec* depuis 2011.

